

« J'voudrais faire du cinéma »

Diane Miljours

Numéro 30 (1), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Miljours, D. (1984). Compte rendu de [« J'voudrais faire du cinéma »]. *Jeu*, (30), 176–178.

pions dans les anecdotes qui tenaient lieu de tableaux. On parlait périphériquement, plutôt que de les incarner, des conflits dont la pièce faisait état. On a eu beau ponctuer de chansons les histoires de nos deux jeunes couples et les faire jouer autour, sur, avec des tranches de fromage Kraft géantes, le spectacle n'arrivait pas à procurer un plaisir soutenu au spectateur, comme il ne livrait aucun contenu qui dépassât, et encore, la discussion de taverne. Plus inquiétant: un des responsables du groupe me reprocha d'avoir, dans une chronique radiophonique, présenté la pièce comme

étant un spectacle pour adolescents. D'autres membres de la troupe, par contre, avaient dit que le spectacle avait été (re)travaillé pour les adolescents. Visiblement, une joyeuse mésentente au sein du groupe. À moins qu'il ne s'agisse d'un joyeux mépris. Serait-ce là l'histoire d'un spectacle conçu pour les adultes (ces fameux « 18-30 ans »), trouvé trop faible pour eux et refilé en douce aux adolescents? Est-ce après sa production qu'on décide du public cible d'une pièce? . . .

paul lefevre

« j'voudrais faire du cinéma »

et moi, de la magie!

Pièce de Neil Simon; traduction et mise en scène d'Yvon Lelièvre; scénographie et costumes de Daniel Castonguay; maquillages de Guy Juneau; musique de Tom Rivest; éclairages de Robert Bilodeau; régie de Maurice Brunelle. Avec Jeanne Ostiguy, Monique Richard et Louis Sincennes. Production du Théâtre de l'Atrium, présentée à la salle André-Pagé les 5, 6 et 7 mai 1983.

J'aime le théâtre. J'aime y aller. J'aime que ça marche et qu'on sorte d'une représentation content, bouleversé, choqué, ému. Parfois, quand je suis sur scène et que ça va mal, ou lorsque j'assiste à un spectacle mal écrit ou mal joué, je voudrais faire de la magie: me fermer les yeux pour mieux les ouvrir sur un petit bijou de rythme, de *timing*, de cohérence et d'interprétation, comme la fameuse scène de famille dans *Où est-ce qu'elle est ma gang?*

Hélas! La magie, c'est souvent qu'on trouve la patience de rester là pendant qu'une équipe s'évertue à faire passer quelque chose sur scène. La magie, c'est

aussi qu'un spectacle, à moitié réussi et vu peu de temps après sa création, se transforme en cours de route et au fil des représentations pour se révéler, sinon intéressant, du moins efficace. C'est là un peu l'histoire de *J'voudrais faire du cinéma*, présentée il y a un an en salle à Montréal et jouée, depuis, plus de soixante-quinze fois en tournée dans les écoles.

Je n'ai pas eu l'occasion de revoir cette pièce. Mais je sais qu'elle a bien fonctionné auprès des adolescents à qui elle était destinée et qui se sont souvent identifiés à Lucie, élevée, comme bon nombre d'entre eux, dans une famille monoparentale. Ce personnage, défendu avec vigueur et vérité par Monique Richard (malgré quelques exagérations de ton et inégalités de langage dues surtout à la direction d'acteurs et à la traduction), a tout pour les accrocher. L'adolescente grouillante, entreprenante et frondeuse qui voyage « sur le pouce », de New York à Los Angeles, pour revoir

son père, leur ressemblent. Elle a des craintes qu'elle n'avoue pas d'emblée, mais qu'on devine ou découvre grâce au troisième personnage, Sophie. Celle-ci, amie, amoureuse et maîtresse du père, c'est la femme mûre, moderne... et éternellement féminine: elle a réussi, elle travaille et elle a besoin de l'amour d'Hubert pour s'accomplir. Est-ce l'interprétation fautive et forcée de Jeanne Ostiguy ou la traduction hésitante de l'excuse artistique de l'Atrium, Yvon Lelièvre? Quoi qu'il en soit, Sophie nous présente, encore une fois, une image mièvre de femme amoureuse, prête à s'oublier pour mieux partager les angoisses de son homme qui, pas fou, en profite. Il est réconfortant de constater

qu'une fille (Lucie) puisse être au cœur du jeu et de l'action d'une pièce, mais il est également déprimant de regarder son pendant plus âgé (Sophie) lui offrir — et nous offrir — un modèle qu'on voudrait voir dépassé et oublié.

Non, vraiment, la pièce de Neil Simon, fort habile d'ailleurs à mener ces comédies dramatiques dont sont friands les Américains, n'expérimente rien de bien neuf. Il a peut-être raison, Monsieur Simon. Il a du succès, il en connaît les recettes et il sait s'en servir. Il s'amuse avec les mots (malheureusement, les interprètes appuyaient trop sur les blagues pour qu'elles soient drôles) et les modes (l'adolescente sait peindre, tapis-



Louis Sincennes et Monique Richard dans *J'voudrais faire du cinéma* de Neil Simon. Une production du Théâtre de l'Atrium.

ser, poser des briques, plâtrer, réparer une automobile et jouer au base-ball), mais il ne transgresse rien. Chacun respecte le rôle social qui lui est assigné. Sophie est là pour rassurer tout le monde: on a ses petites fredaines d'adolescente, mais on sait reprendre sa place. Et Hubert, ce père ordinaire, ordinairement interprété par Louis Sincennes, s'arrange pour attirer la sympathie des deux femmes et du public. Il n'est pas l'auteur à succès qu'avait imaginé sa fille, mais un homme ordinaire aux prises avec des difficultés constantes d'écriture. Il a fui le foyer conjugal et a décliné toute responsabilité affective ou matérielle, ne donnant aucun signe de vie durant treize ans, mais il a, paraît-il, quand même aimé ses enfants. De l'apprendre, ça devrait nous faire chaud au coeur, non?

Comme les niveaux de langue utilisés par le traducteur pour différencier les personnages oscillent entre le *perlé* et le *joualisant*, on hésite sur le lieu où situer l'action. Toutefois, les décors et les costumes nous renseignent bien vite. Malgré les palmiers en néon qui rappellent la Californie et qui laissent supposer que l'argent n'a pas fait défaut, on se retrouve dans l'intérieur banal et familier d'une résidence de banlieue montréalaise. Tout est tellement fade, quotidien et téléromanesque, qu'on se prend à rêver à une scénographie enlevée et nourrie par le cinéma. Pourquoi pas, tant qu'à y être? Mais voilà, le néon, c'est encore ce qu'il y a de plus coloré dans cette production qui ne fait que refléter la réalité. Une réalité sans doute bien près de ce que vivent les jeunes qui auront vu la pièce. Mais où est la magie dans tout cela?

diane miljours

« au pied de la lettre »

Texte d'André Simard et de Jean Lambert. Mise en scène de Dominic La Vallée. Musique: Jean Lambert; décors: Michel Gauthier; chorégraphies: Hélène Vézina; costumes: Yvan Gaudin; éclairages: Louis-Marie Lavoie. Avec Marie Aubut (Nathalie), Yves Bourque (Gerry et le père), Ginette Chevalier (Marie-Josée), Marie-Hélène Gagnon (la mère) et Gaston Hubert (Éric). Coproduction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Théâtre du Gros Mécano présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 5 avril au 5 mai 1983.

Lorsque j'ai vu *Au pied de la lettre* au Théâtre Denise-Pelletier, j'ai eu l'impression d'un match à finir entre la scène et la salle. En était-il ainsi lors des représentations données à Québec? Les spectateurs étaient-ils moins survoltés et les comédiens moins préoccupés de sauver leur peau? . . . Chaque fois que je suis allée au Théâtre Denise-Pelletier, j'ai senti la même tension, le même défi. Est-ce toujours ainsi que les adolescents se « comportent en public »? De là, peut-être, la tendance à viser l'efficacité à tout prix, à faire des spectacles misant d'abord sur l'effet visuel et sonore, sur un rythme qui rivalise avec la vitesse du son.

Mais qu'en est-il de *Au pied de la lettre*? L'histoire est assez simple: deux copines, l'une à Montréal et l'autre à Québec, s'écrivent. Amies d'enfance séparées par un « malencontreux » déménagement, elles se racontent leur adolescence. L'une traverse de très durs moments (séparation des parents, mort du frère, dépression nerveuse imminente), mais cache la vérité en inventant des histoires. L'autre fait l'apprentissage normal de la vie (relations amoureuses, découverte de la sexualité). Tout cela nous est présenté dans de courtes scènes dialoguées entrecoupées de numéros chantés et chorégraphiés.

La pièce, portée à bout de décibels par